

LES TRADUCTIONS HUMANISTES AU DÉBUT DE LA RENAISSANCE FRANÇAISE : TRADUCTIONS MÉDIÉVALES, TRADUCTIONS MODERNES

La Renaissance est-elle, dans l'histoire de la culture européenne, un moment de *mutation*, un de ces moments dont parle Michel Foucault : “En quelques années parfois, une culture cesse de penser comme elle l'avait fait jusque là et se met à penser autre chose et autrement”?¹ C'est ce que veut la tradition pédagogique : au XV^e siècle en Italie, au XVI^e siècle dans le reste de l'Europe, les idées et les goûts auraient brusquement et profondément changé; le Moyen âge aurait fait place à la Renaissance. Ce genre de vues peut avoir un certain mérite quand on survole de très haut l'histoire des idées, des lettres et des arts. Mais la perspective change lorsqu'on est près du sol et qu'au lieu de la forêt on voit les arbres. Alors les changements paraissent beaucoup plus incertains, plus lents, moins radicaux.

Prenons pour exemple la diffusion de l'humanisme en langues vulgaires. C'est un trait regardé comme typique de la Renaissance, au point que P. Villey disait : “Pour s'exprimer avec propriété, on ne devrait pas parler de renaissance mais de vulgarisation”.² Or, on ne saurait pas trop insister, en ce qui concerne cet humanisme “vulgaire”, sur sa dépendance à l'égard du Moyen âge. Non seulement il a été précédé d'un humanisme médiéval étendu aux langues vernaculaires, il s'est prolongé au XVI^e siècle bien après l'avènement de l'imprimerie, soit à l'état pur – on imprimera longtemps des ouvrages médiévaux –, soit absorbé par les nouveaux humanistes qui, malgré leur dédain ostentatoire du passé “gothique”, lui doivent beaucoup.

À cet égard, il est intéressant d'étudier les traductions françaises d'auteurs classiques qui ont été imprimées jusqu'aux environs de 1540. Alors sont sorties des presses tantôt de vieilles versions médiévales, tantôt des versions rajeunies, tantôt des versions nouvelles. Leur comparaison doit permettre d'éclairer, dans une certaine mesure, ce qui relie l'humanisme

¹ Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, 1961, p. 64.

² P. Villey, *Les Sources d'idées au XVI^e siècle*, Paris, 1912, p. 3.

de la Renaissance à l'humanisme du Moyen âge et de voir ce qui l'en distingue.

Comment se présente un répertoire des auteurs anciens traduits en français, au cours de cette soixantaine d'années? Comme une liste assez brève. N'oublions pas que longtemps la Renaissance a été copieusement, massivement latine et que le nouvel humanisme a été d'abord le fait d'érudits. N'ayons pas non plus l'illusion que le latin a reculé régulièrement sous la pression des langues vulgaires. Entre 1500 et 1505, on imprime six livres en latin pour un en français à Paris, sept pour un à Lyon. Vingt ans plus tard, la proportion s'est infléchie en faveur du latin : elle est devenu de huit pour un à Paris, de quinze pour un à Lyon.³ Ce n'est pas avant 1530 que le français progressera de façon sensible.

Il n'est donc pas étonnant qu'en face des éditions de textes originaux, les traductions françaises se révèlent peu nombreuses. Peu nombreuses également si on les confronte avec le total des ouvrages traduits, car deux tiers au moins de ceux-ci sont étrangers au domaine humaniste. Œuvres de piété, d'édification morale, d'hygiène et de médecine, encyclopédies qui depuis des siècles font autorité – que ce soit le *Propriétaire des choses* de Barthélemy l'Anglais, le *Rustican* de Pierre de Crescens ou le *Miroir historial* de Vincent de Beauvais – voilà les textes que l'imprimerie a vulgarisés avant tout. C'est dans ce contexte bien médiéval qu'il faut loger notre petit groupe d'écrivains classiques.

Il comporte environ deux douzaines d'auteurs, dont les œuvres – fort inégales en importances – sont représentées par des versions françaises dont les dates d'origine s'étalent sur plusieurs siècles.

On y trouvera d'abord les favoris des âges précédents : Aristote, bien sûr, avec les *Éthiques, Politiques et Économiques* francisées cent ans plus tôt par Nicole Oresme; la *Consolation de Philosophie* de Boèce dans la version bicentenaire de Jean de Meun; Sénèque le moraliste avec les apocryphes qu'il traîne après lui; les *Distiques* de Valerius Cato, qui sous le nom de Grant Chaton fourniront encore longtemps un code moral; les

³ P. H. Larwill, *La Théorie de la traduction au début de la Renaissance*, Munich, 1934, p. 5.

Métamorphoses d'Ovide dérivées du très médiéval *Ovide moralisé*; des historiens : *Lucaïn*,⁴ *Suétone et Salluste en français*, dernier avatar de la vieille compilation des *Faits des Romains*; Tite Live, traduit en 1532 par Pierre Bersuire, dont les rééditions se poursuivront jusqu'en 1582; Valère Maxime, dans la version achevée en 1401 par Nicolas de Gonesse; Quinte Curce, traduit et complété par un peu de Plutarque à l'usage de Charles le Téméraire; pour le théâtre, une traduction en prose de Térence qui date du règne de Louis XI et une autre en vers, de peu postérieure, qui forment à elles deux le *Grant Therence en François*.

C'est seulement quand les vieilles versions se sont révélées insuffisantes ou inaccessibles à l'éditeur qu'on les a rajeunies ou remplacées. Ainsi les fables d'Avianus et d'Esopé, les *Métamorphoses* d'Ovide, le *De officiis* de Cicéron, le *Catilina* et le *Jugurtha* de Salluste ont trouvé de nouveaux interprètes. Robert Gaguin a retraduit les *Commentaires* de César et une *Décade* de Tite Live. Octovien de Saint-Gelais a donné à l'*Énéide* une forme un peu plus proche du poème de Virgile que le roman en prose qu'elle était devenue en français. Mais on ne sort guère des sentiers battus en ce qui concerne les auteurs latins.

Que trouve-t-on de vraiment nouveau? Tout au plus deux ouvrages latins qui ne semblent pas avoir été francisés auparavant : le maigre *Abrégé de l'histoire universelle* de Justin et l'*Âne d'or* d'Apulée. C'est vers la Grèce que l'humanisme vulgaire arrondit son domaine. Bon nombre de ces traductions d'œuvres helléniques sont dues à Claude de Seyssel, qui a travaillé de 1504 à 1514 avec l'aide de l'érudit byzantin Jean Lascaris. Ce sont l'*Anabase* de Xénophon, l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, trois livres de Diodore de Sicile, Thucydide. Ajoutons-y l'allégorie platonicienne qu'est la *Table* (ou plutôt le *Tableau*), attribué à Cébès; c'est Geoffroy Tory qui l'a traduite, avec trente dialogues de Lucien; en 1530, Jean Samxon francise l'*Iliade*; en 1537 Lazare de Baïf l'*Electre* de Sophocle.

On le voit, la marque significative laissée par ce début du XVI^e siècle, c'est l'entrée en langue vulgaire de la littérature grecque. Vulgarisation encore pénible, car pas une des

⁴ Lucaïn a été considéré au Moyen âge comme un historien. Cf. Petrus Berchorius, *Reductiorum morale*, XI, 1, Prologus : "... dicitur Lucanum non fuisse poetam, quia semper visus est pocius historias quam poemata confecisse."

versions citées n'est tirée directement de l'original; elles s'appuient toutes sur des versions latines venues d'Italie. Vulgarisation lente, aussi : l'appel du public semble peu pressant. Avant qu'on ne les imprime, le *Thucydide* de Seyssel attend dix-sept ans sur les rayons de la librairie royale, son *Xénophon* vingt-cinq ans. Sans doute, vers 1530, voit-on augmenter le nombre des traductions humanistes, mais pas plus, semble-t-il, que l'ensemble de la production imprimée. Il y a expansion de l'humanisme vulgaire, certes, mais dans le cadre d'une expansion générale de la culture.

Quel public pouvait s'intéresser aux traductions classiques? Sa composition n'a pas tellement changé depuis le XIV^e siècle. C'est dans les mêmes groupes sociaux qu'il se recrute. Simplement, l'imprimerie aidant, il s'est élargi.

Les gens d'église ne doivent pas en être systématiquement exclus. La plupart – non tous – manient convenablement le latin contemporain. Le latin ancien leur est-il toujours aussi accessible? Il faut en douter! Et puis beaucoup n'ont-ils pas à prononcer des sermons en français? Or, depuis longtemps, les “dits des anciens philosophes” et les “exemples” grecs et romains n'ont cessé de se mêler à la matière biblique pour orner l'éloquence sacrée. Certaines traductions classiques, au moins, ont servi aux prédicateurs.

Mais, que ce soit sous Philippe le Bel, sous Charles V ou sous François 1^{er}, le noyau de ce public est formé essentiellement par les gens de robe, ceux qui entourent le roi, ceux qui assurent son administration et sa justice, conseillers, maîtres des requêtes, procureurs, baillis, élus, avocats, notaires. Tous ces “gens de pratique”, frottés de latin, voire bons latinistes, ont quand même une préférence pour leur idiome maternel. C'est sous leur pression que François 1^{er} fera paraître en 1539 l'ordonnance de Villers-Cotterêts imposant le français comme langue obligatoire pour les actes d'état civil. On trouvera aussi, sur un plan social et intellectuel à peine inférieur, comme le prouve le dépouillement des bibliothèques privées de l'époque, d'assez nombreux bourgeois, marchands, gens de métier.

La noblesse d'épée, dans son ensemble, n'est guère moins inculte au début du XVI^e siècle que lors des âges précédents. Pourtant, à la cour de Bourgogne au XV^e siècle, puis pendant les guerres d'Italie, certains nobles se sont affinés. Si leur goût va surtout aux romans de chevalerie, ils s'intéresseront, à l'occasion, aux héros et aux grands capitaines de

l'Antiquité. Lorsque Jacques Colin, en 1527, décide François 1^{er} à faire imprimer les traductions de Claude de Seyssel, jusque-là manuscrites, il montre dans sa préface à la version française de Thucydide le roi soucieux d'instruire les seigneurs et gentilshommes de son royaume : "Le roi, voyant que la science des langues étrangères n'estoit encore generalement epandue parmi la noblesse de son royaume" a voulu que cet ouvrage soit publié "affin que... l'on en prenne et tourne les enseignemens au profit de la chose publique et edification de soi-même."⁵ Vulgarisée, en effet, l'histoire ancienne se substituera avantageusement aux romans et les héros de l'Antiquité supplanteront les "Tristans, Gitons, Lancelots et autres, qui emplissent les papiers de songes."⁶

Soulignons que, dans toutes les classes sociales, il faut compter avec les femmes : bourgeoises, nobles, nonnes. Le latin fait rarement partie de leur éducation. Pourtant elles ont souvent plus de loisir à consacrer à la lecture que les hommes. Grandes lectrices de romans, elles passeront aisément des aventures chevaleresques aux exploits d'Alexandre authentifiés par l'histoire ancienne, aux épopées d'Homère ou de Virgile, aux contes fabuleux d'Ovide.

Tous ces gens ensemble ne forment pas un public énorme et l'on comprend que les tirages des traductions d'auteurs classiques restent modestes. En 1527, par exemple, le Thucydide francisé par Seyssel est tiré à 1225 exemplaires, lesquels ne s'écouleront que fort lentement, puisque 96 seulement ont été vendus au bout de sept mois; et il s'agit pourtant d'un ouvrage qui a été estimé par les contemporains.⁷ Sans doute des ouvrages de caractère plus populaire, comme le *Grant Chaton*, touchaient-ils un public plus étendu. Quoi qu'il en soit, l'édition d'auteurs classiques en français a paru assez digne d'attention pour que s'y intéressent certains libraires et imprimeurs, comme Colart Mansion à Bruges ou Antoine

⁵ Jacques Colin, préface à l'édition de *Thucydide* traduit par Seyssel, Paris, Josse Badius, 1527.

⁶ Ibid.

⁷ E. Coyecque, "Josse Bade et les traductions de Claude de Seyssel", *Bibl. Ec. des Chartes*, 1894, p. 539-544.

Vérard à Paris.

Les éditeurs sont des commerçants qui cherchent avant tout leur profit. Il faut écarter l'illusion de mécènes humanistes payant les frais d'impression "pour l'amour de l'Antiquité". De tels mécènes ont existé, mais avant l'imprimerie : des rois comme Charles V, de grands seigneurs comme Jean de Berry ou Philippe le Bon ont jadis commandité des traductions en rétribuant traducteurs, copistes et enlumineurs. Mais à l'âge de la presse le commerce des livres n'obéit plus guère qu'à la loi de l'offre et de la demande. François 1^{er}, tout en encourageant les traductions, laisse entièrement à la charge des imprimeurs le coût des éditions qu'il patronne.

Dès lors, les éditeurs cherchent souvent à publier aux moindres frais. On comprend qu'ils puisent parmi les vieilles traductions, qui ne leur coûtent rien, quitte à les attribuer pour les mieux vendre à des "translateurs" réputés des siècles précédents : Jean de Meun, Nicole Oresme, Laurent de Premierfait. Certains éditeurs se font eux-mêmes traducteurs, ou le prétendent : Colart Mansion, par exemple, arrange pour ses presses une vieille francisation des *Métamorphoses*. Bon nombre de traductions modernes, pourtant, ont vu le jour. Qui étaient les traducteurs ? Des juristes, des ecclésiastiques, des écrivains aux goûts humanistes : Robert Gaguin, diplomate et général des Trinitaires; Octovien de Saint-Gelais, qui mourra à trente-six ans évêque d'Angoulême; Claude de Seyssel, Savoyard d'éducation italienne, conseiller de Louis XII, qui finira archevêque de Turin; Geoffroy Tory, qui deviendra imprimeur royal; Jean Samxon, lieutenant du bailli de Touraine; Lazare de Baïf, ambassadeur à Venise, puis conseiller au Parlement; le poète Clément Marot, et bien d'autres. Quels buts se fixaient ces esprits distingués, en s'adonnant à des travaux de traduction ? La question mérite d'être posée.

Chacun avait, bien sûr, ses motifs personnels. Mais l'objectif premier que les traducteurs assignent en général à leur œuvre n'est autre que son utilité pour les lecteurs. Que ce soit au XII^e ou au XVI^e siècle, les poèmes, avertissements, dédicaces et autres avant-propos se ressemblent singulièrement; tous insistent sur ce point : le texte traduit l'a été parce qu'il est riche d'enseignement – sur le plan pratique, ou moral, ou spirituel, ou sur les trois; et si l'instruction qu'on peut en tirer n'est pas évidente, on va l'extraire du texte à grands

coups de “gloses”, d’“expositions”, de “moralisations”.

La Renaissance continue longtemps à chercher chez les philosophes, les poètes ou les historiens ce que le Moyen âge y trouvait déjà : des leçons. Les alchimistes, les astrologues n’ont pas facilement renoncé à découvrir dans les *Métamorphoses* d’Ovide le secret des transmutations de la matière ou le pouvoir des conjonctions astrales. L’histoire ancienne surtout, comme le dit P. Villey, demeurera “un ample magasin d’expériences, dont qui veut profiter, d’expériences politiques pour les hommes d’état, d’expériences militaires pour les capitaines, d’expériences morales pour tous.”⁸ Seyssel a entrepris ses traductions humanistes pour instruire Louis XII et ses officiers en politique et en savoir-vivre. Il a francisé Thucydide “non pas tant pour la narration d’icelle histoire... comme pour la profondeur et excellence des oraisons et harengues que l’on appelle concions, contenues en icelle, qui contiennent enseignement universel de toutes choses grandes, et tout l’art et efficace d’eloquence.”⁹

Avec l’art oratoire, cependant, nous sommes tout près d’un autre objectif qui s’affirme peu à peu, d’ordre linguistique et littéraire, cette fois. Développer les traductions, c’est cultiver la langue française, c’est enrichir la littérature de la France. L’idée n’est pas toute nouvelle. Au XIII^e siècle, le traducteur anonyme des *Quatre livres des Rois* invitait déjà ses confrères à accroître leur vocabulaire en calquant des mots latins pour remédier à la “diseite des mots françois”. Mais au seuil du XIV^e siècle, le sentiment national aidant, les appels de ce genre se font pressants. Témoin le prologue que Seyssel a placé devant sa version de Justin en 1509. Il faut, dit-il (pour des raisons pratiques d’ailleurs de politique intérieure et étrangère) “enrichir, magnifier et publier la langue française” en s’attachant à “translater en françois les livres qui ont été couchez en langage grec et latin.” En 1532, Clément Marot, dédiant au roi sa version en vers des deux premiers livres des *Métamorphoses*, souligne combien un tel ouvrage sera profitable “aux poètes vulgaires et aux painctres” et combien il apportera “une décoration grande en nostre langue”. On le voit : le souci esthétique sous

⁸ P. Villey, *o. c.*, p. 39.

⁹ *L’histoire de Thucydide Athenien...* Paris, Josse Badius, 1527, Préface du traducteur.

un triple aspect – linguistique, littéraire et pictural – l’emporte maintenant sur la “moralisation”.

Vers 1540, le nationalisme croissant exalte en ce sens les vertus de la traduction. Cette année-là, dans la préface de sa *Manière de bien traduire d’une langue en aultre*, Étienne Dolet déclare : “Mon affection est telle envers l’honneur de mon pays que je veux trouver tout moyen de l’illustrer. Et ne le puis mieux faire que de célébrer sa langue, comme ont fait Grecs et Romains la leur.” La traduction est donc devenue une cause nationale. Nul doute que le sentiment patriotique n’ait alors beaucoup contribué à la vogue dont elle a joui et qui en a fait un moment, au dire de Thomas Sébillet,¹⁰ le genre littéraire favori des écrivains du temps. Il faudra la Pléiade pour arguer, non sans raison, qu’un patriotisme bien compris *imite* au lieu de traduire.

Les intentions des traducteurs ont donc, au cours du temps, quelque peu varié, glissant peu à peu de soucis exclusivement didactiques vers des considérations plus formelles, où entre une part de jugement esthétique – sans toutefois en arriver jamais, avant 1540, au pur dilettantisme. L’art de traduire a-t-il changé pour autant? On peut le demander d’une part aux théoriciens, d’autre part aux textes eux-mêmes.

Étienne Dolet, on l’a vu, a publié un véritable code de la traduction et ses idées semblent avoir été favorablement accueillies, puisque son opuscule connaîtra au moins six éditions. Va-t-on y trouver les règles d’un nouvel art de traduire s’opposant aux anciens errements? Non. Les cinq préceptes qu’il énonce n’ont rien de révolutionnaire; en fait, ils plongent de longues racines dans le passé.

Il faut d’abord, dit Dolet, *comprendre parfaitement le texte à traduire*. Sans doute condamne-t-il par là nombre de traducteurs médiévaux, dont la bonne volonté excédait les connaissances, surtout en matière de culture antique. Mais, si ces gens péchaient par ignorance, ce n’était pas par ignorance de la règle. Ils auraient bien voulu comprendre : il suffit de voir les innombrables “excusations” où ils réclament l’indulgence du lecteur pour leur “débile engin” ou leur “petit sçavoir”.

¹⁰ Thomas Sébillet, *Art poétique* (1548) : “La version ou traduction est aujourd’hui le poème plus frequent et mieus reçu des estimés poètes et des doctes lecteurs...”.

Il faut aussi, continue Dolet, *bien connaître les deux langues, celle de l'original et celle dans laquelle on traduit*. Bien sûr, à toutes les époques des gens se sont improvisés traducteurs sans remplir cette double condition. Mais, comme Dolet, les vieux translateurs pensaient que c'était souhaitable. Dès 1282, Jean d'Antioche s'exprimait ainsi : "Nul translateor o interpreteor ne porroit jamais bien translater d'une lengue a autre s'il ne s'enformast a la maniere et as proprietiez de cele lengue en qui il translate."¹¹ Beaucoup font leur *mea culpa* : ils avouent qu'ils sont embarrassés par le "fort latin", c'est-à-dire le latin ancien, ou qu'ils écrivent mal le français, parce que ce n'est pas leur langue maternelle. Le diraient-ils, s'ils n'avaient pas, eux aussi, le sentiment que le bon traducteur doit être expert dans les deux langues?

La troisième règle est de *ne pas s'astreindre à traduire mot pour mot, vers pour vers*, mais de suivre plutôt les "sentences" (entendons la *pensée*) de l'auteur. Éternel débat des traducteurs tiraillés entre la lettre et l'esprit. Au Moyen âge, mis à part les textes scripturaires – qui sont "parole d'Évangile" –, on admet en général que le sens prime la forme. Les témoignages abondent. C'est Jean de Meun qui prend "plainement la sentence de l'auteur sans trop ensuivre les paroles du latin";¹² c'est Raoul de Presles qui se propose de rendre "la vraye, simple et clere sentence et le vray entendement sans ensuyvir proprement les mots du texte".¹³ Au XVI^e siècle, quelques humanistes semblent éprouver à l'égard des textes antiques les mêmes scrupules que leurs devanciers envers les textes sacrés. Erasme traduit à peu près mot à mot, Lazare de Baïf vers par vers. Mais c'est une minorité. Dolet établit en règle une opinion solidement enracinée et largement établie.

En quatrième lieu, le traducteur devra *se servir des mots du langage commun*. Les mots rares, les calques, les néologismes ne seront admis qu'en cas d'extrême nécessité. À problème ancien, solution traditionnelle, là encore. Les textes classiques ne cessent de

¹¹ J. Monfrin, "Humanisme et traductions au Moyen âge", *Journal des savants*, 1963.

¹² Bibl. Nat., Paris, Ms. fr. 809.

¹³ Saint Augustin, *La cité de Dieu*, tr. par Raoul de Presles (entre 1371 et 1375), Abbeville, Jehan Dupré, 1486. Préface.

mentionner des objets, des usages, des institutions, des concepts différents des nôtres, pour lesquels la langue moderne n'a pas de mots exacts. Faut-il forger des temps nouveaux ou chercher dans la langue les équivalents les plus proches? Rendra-t-on *toga* par toge ou par robe, *phalanx* par phalange ou par bataillon? De Jean de Meun à Amyot, l'usage a peu changé. Les traducteurs se sont sentis forcés d'introduire un petit nombre de néologismes. Pierre Bersuire, Nicole Oresme en donnent la liste en annexe de leurs ouvrages. Mais habituellement c'est l'équivalent moderne qui prévaut; ce qui n'est pas sans nous surprendre aujourd'hui, car l'équivalent à son tour a vieilli et a pris la patine historique d'une certaine époque. Nous nous amusons – bien naïvement! – à voir dans l'Athènes ou la Rome antique des “gentilhommes”, des “prévôts”, des “nonnains”, des “gendarmes”. Nous devrions admirer avec quel soin nos vieux translateurs cherchent à écrire en “cler roman” et quel souci ils ont de maintenir la langue pure. Dolet lui-même procédera de la même façon en traduisant les *Épîtres* de Cicéron; c'est à regret, dit-il, qu'il a été forcé de calquer sur le latin quelques mots comme *auspices*, *augures*, *sesterces*, etc. N'oublions pas qu'alors la clarté française est menacée par les attaques convergentes des “latinisants” et des “italianisants”. Dolet reste français en suivant la tradition médiévale.

Sa cinquième et dernière règle invite à *donner aux phrases françaises le nombre oratoire*, c'est-à-dire à se plier aux usages stylistiques du temps en donnant à l'expression “copie et richesse”. Pour ne pas avoir un style “nud” et sans “aornement”, il est bon, en traduisant, de doubler ou tripler les mots. C'est ce qu'on fait à cœur joie depuis le XIII^e siècle.

Ainsi l'opuscule de Dolet ne fait guère que codifier des idées reçues. Son mérite est de les exprimer clairement. Mais, en ce qui concerne la théorie de la traduction, Dolet n'apparaît nullement comme un novateur.

Cependant, dira-t-on, ne s'est-il pas produit, au XVI^e siècle, un changement dans la terminologie concernant l'activité traductrice? Si les mots *traduire*, *traducteur*, *traduction* ont remplacé *translater*, *translateur*, *translation*, n'est-ce pas là le signe que cette opération est vue désormais sous un nouvel angle? Le *traducteur* ne représente-t-il pas quelqu'un de plus moderne que le *translateur*? Hypothèse séduisante, mais les faits ne confirment pas.

C'est en 1527 que l'italianisme "traduire" apparaît, semble-t-il, pour la première fois.¹⁴ Bien installé dans la langue vers 1540, ainsi que ses dérivés, il y cohabitera quelque temps avec "translater" et sa famille. Ainsi, dans la *Deffence et illustration de la langue françoise* (1549), l'emploi dans une même phrase de "traducteur" et de "translateur" servira à marquer une nuance. Pour dire qu'une élégante paraphrase vaut mieux, à tout prendre, qu'un strict mot-à-mot, Du Bellay s'exprime ainsi : "Encores seroy je bien d'opinion que le sçavant *translateur* fist plus tost l'office de paraphraste que de *traducteur*."¹⁵ Apparemment, en opposant les deux termes, ce n'est pas le mot "traducteur" que Du Bellay prenait en meilleure part. Dans la seconde moitié du siècle, on verra *traduire* l'emporter graduellement sur *translater*, preuve que ces mots paraissent interchangeable quant au sens. Rien ne peut faire supposer que le passage de l'un à l'autre ait été senti par les contemporains comme reflétant d'un nouvel art de traduire.

Plutôt que dans le "métalangage" et le "discours du temps sur la traduction", cherchons dans les textes traduits eux-mêmes les signes d'une évolution ou d'une révolution. Comparons, par exemple, trois versions françaises d'un même passage des *Métamorphoses* d'Ovide (I, 76-86), dont voici l'original, ainsi que sa traduction en français d'aujourd'hui :

Sanctius his animal mentisque capacius altae
 Deerat adhuc et quod dominari in cetera posset.
 Natus homo est : siue hunc diuino semine fecit
 Ille opifex rerum, mundi melioris origo,
 Siue recens tellus seductaque nuper ab alto
 Aethere cognati retinebat semina caeli;
 Quam satus Iapeto mixtam fluuialibus undis
 Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum;

¹⁴ M. Françon, *BHR* 29, 1967, p. 159. Le mot "traduit" se trouve dans l'édition (revue et corrigée par Jean Martin) de la version française du *Peregrino* de Caviceo.

¹⁵ J. du Bellay, *Deffence et illustration de la langue françoise*, Paris, 1549, I, 10. C'est moi qui mets en italique les mots *translateur* et *traducteur*.

Pronaque cum spectent animalia cetera terram,
Os homini sublime dedit caelumque tueri
Iussit et erectos ad sidera tollere vultus.

Un être plus noble et de plus haute intelligence manquait encore, qui dominât tous les autres. L’homme naquit : peut-être fut-il créé de semence divine par le Grand Ouvrier qui a organisé le monde; ou peut-être la terre nouvelle, fraîchement séparée des hautes régions de l’éther, avait gardé de cette origine commune des semences célestes; le fils de Japet, l’ayant mêlée d’eau courante, la modela à l’image des dieux qui régissent l’univers. Alors que les autres êtres regardent, penchés, vers le sol, il dota l’homme d’un visage altier, lui fit contempler le ciel et lever les yeux vers les étoiles.

La première version française imprimée est sortie en 1484 des presses de Colard Mansion, à Bruges.¹⁶ Celui-ci se donne pour le traducteur du texte et y ajoute un commentaire attribué par lui à Thomas Waleys. Double tromperie : Mansion n’a fait qu’arranger des versions antérieures dérivant de l’énorme paraphrase du XIV^e siècle qu’était l’*Ovide moralisé*; quant au commentaire, c’est celui de Pierre Bersuire. La préface insiste sur l’utilité de l’ouvrage, plein de “grant mistère et edification”. Un chapitre liminaire fait une description des dieux païens d’après les mythographes du Moyen âge. Enfin, après les divers préambules, vient cette phrase étonnante : “Cy commence Ovide son livre,ouquel il invoque l’ayde de la sainte Trinité.” Le passage mentionné plus haut est ainsi traduit :

Et puis fist homme de plus grant dignité pour dominer sur oiseaux, sur bestes et sur poissons. Et lors fut doubtaunce en creature payenne qui la verité ne sçavoit, se Dieu qui tout avoit fait lui avoit donné forme et creement de divine semence, ou (se)* la terre qui freschement estoit departie du ciel ret(e)noit**

¹⁶ *Cy commence Ovide de Salmonen son livre intitulé Metamorphoses...*, Bruges, Colard Mansion, 1484.

aucune partie de la celestial semence. Le filz japhet promettant, qui moult savoit de creer et moult d'autres sciences subtiles, fist une ymage à la semblance des dieux qui tout puent ordonner. La fable dit que, pour donner à l'image esperit de vie, il prist au chariot du soleil une luisante flame, duquel il anima l'image. Et combien que les autres bestes ayent leurs testes enclinées vers terre, toutefois à l'omme donna le visage hault affin de plus promptement voir le ciel à son voloir. *Glose*. Il semble par ceste fable que Ovide entende la creation de Adam, car il entend par Japhet Dieu tout puissant qui crea icelui Adam à sa semblance...

Texte de l'édition de 1484 : *de **retournoit

Nous avons là une prose assez plate, farcie de gloses, où le parti-pris chrétien est évident et où abondent les marques d'ignorance ou de négligence : *promettant* au lieu de *Prometheus*, confusion de "Japhet" et de son fils, etc. Cette vieillerie a eu, avec quelques améliorations, une certaine diffusion au début du XVI^e siècle. Antoine Vérard, en effet, astucieux libraire parisien, s'en empara en 1493 et l'imprima sous un titre très publicitaire : *La Bible des poètes*. On en compte une demi-douzaine d'éditions jusqu'en 1531.

En 1534 paraissait une version du premier livre des *Métamorphoses* par Clément Marot.¹⁷ Celui-ci souligne, dans sa dédicace au roi, qu'il a cherché à "suyvre et contrefaire la veine du noble poète Ovide, pour mieulx faire entendre... de quelle sorte il escrivoit et quelle difference peult estre entre les anciens et les modernes." Voici le passage sur la création de l'homme :

La trop plus saincte et noble creature
Capable plus de hault sens par nature
Et qui sur tout pouvoit avoir puissance
Restoit encor. Or print l'homme naissance :

¹⁷ *Le Premier Livre de la Metamorphoses d'Ovide*, translaté de latin en françois par Clement Marot..., Paris, E. Roffet, 1534.

Ou l'Ouvrier grand, de tous biens origine,
Le composa de semence divine,
Ou terre adonc (qui estoit separée
Tout freschement de la part etherée)
Retint en soy semence supernelle
Du ciel, qui print sa facture avec elle;

Laquelle après Prometheus mesla
En eau de fleuve, et puis formée l'a
Au propre image et semblable effigie
Des Dieux, par qui toute chose est regie.
Et neantmoins que tout aultre animal
Jette tousjours son regard principal
Encontrebas, Dieu à l'homme a donné
La face haulte, et luy a ordonné
De regarder l'excellence des cieulx
Et d'eslever aux estoilles ses yeulx.

Comte tenu de quelques chevilles imposées par la versification, l'exactitude est remarquable. Toute interférence avec le christianisme s'est effacée; toute glose a disparu. Écrite en vers, la traduction vise à être une œuvre littéraire, au même titre que l'original. À tous points de vue, la version de Marot est "moderne". Trop moderne, apparemment, et d'ailleurs interrompue après les deux premiers livres par la mort du poète, elle n'a obtenu qu'un médiocre succès. Ce texte trop nu a dû déconcerter bien des lecteurs. Toujours est-il qu'en 1556, lorsque ces deux livres, auxquels Barthélemy Aneau avait adjoint un troisième, seront réédités à Lyon, le libraire Roville jugera bon de les présenter "mythologisez par allegories historiales, naturelles et morales". Le grand public retrouvait ainsi des horizons

plus familiers.¹⁸

Une autre version,¹⁹ très populaire au XVI^e siècle, a paru pour la première fois en 1532. *Le Grand Olympe des histoires poétiques du prince de poésie Ovide Naso en sa metamorphose* aura une douzaine d'éditions jusqu'en 1601. Nous sommes loin de la concision marotique, comme on peut s'en rendre compte à la traduction du même passage :

Toutteffois encore failloit il en ces belles choses si triumpamment disposées l'animal plus saint et parfaict de toutes les creatures, capable de hault entendement, bonne raison, longue memoire et plain sçavoir, qui dominast à toutes les bestes et possedast celluy opulent et magnifique heritaige du monde, avec les biens terriens et tresors inferieurs, et peusse dilater son empire et puysance par mer et par terre, et enclorre tout soubz sa main et juridiciton. Lequel homme, de sa premiere naissance, ou bien fut il faict premierement par le maistre de toutes choses, ou par la terre recente et freschement née pleine des premieres semences par les influences du Ciel son cousin receut esperitz vitaulx par engin et subtilité. Car Prometheus, pere de Deucalion ung des Titans et filz de l'ancien Iapetus, par ingenieuse science et art prudemment excogitée, print du limon de la terre destrempé d'eau et en fabriqua un simulacre à la semblance des Dieux, et fist une image noble de meschante et tres vile estoffe. Et combien que tous les aultres animaulx et bestes ayent de leur nature à regarder la terre et incliner la teste en bas, nonobstant donna à l'homme ung visaige sublime et eslevé, et par droite et entière lineature compassée par symetrie le fist regarder le ciel et avoir la face ouverte et dressée envers les estoilles. [La déesse Minerve, extraicte du cerveau de Jupiter...]

¹⁸ Lyon, Romain Morin, 1532.

¹⁹ François Habert avait d'abord complété, en vers, la traduction commencée par Marot (1549). Puis, la version de Marot ne le satisfaisant pas, il a récrit les premiers livres à sa manière, moins exacte et plus ornée (1557).

Sommes-nous, avec cette version, revenus au Moyen âge? Pas exactement. En effet, si elle est en prose, c'est une prose à ambitions littéraires, dont Dolet dirait qu'elle ne manque pas de "nombre oratoire". Si des gloses s'y introduisent, ce ne sont pas des interprétations, mais des notes explicatives ("Prometheus, pere de Deucalion, un des Titans et fils de l'ancien Iapetus"). Elle ne pèche pas par ignorance, mais par excès de savoir. La mythologie déborde, Ovide est dépassé, car à son récit s'ajoutent des histoire non-ovidienne, comme celle de Pandore, qui fait suite au passage traduit; et ici, c'est bien un vieux procédé médiéval que nous retrouvons, celui qui consiste à enrichir le texte d'un auteur d'éléments empruntés à d'autres «autorités». Simplement, à l'usage du nouvel humanisme, le procédé joue en faveur de la mythologie païenne. Tout compte fait, cette exubérance, cette amplification rhétorique, n'est-ce pas déjà – et ceci explique la vogue de cette version jusqu'en 1601 – la tentation du baroque?

Trois versions, trois techniques différentes. La première, assurément, est marquée de stigmates médiévaux. Mais, des deux autres, laquelle représente le mieux les tendances nouvelles? Nous penchons aujourd'hui pour celle de Marot; elle nous paraît obéir davantage au goût de l'authentique, que nous attribuons, peut-être un peu généreusement, à l'humanisme de la Renaissance. Mais tel n'était pas, semble-t-il, l'avis des contemporains : la relève de l'indigente *Bible des poètes*, ce ne sont pas des traductions comme celle de Marot qui l'ont assurée, sobres et relativement exactes, c'est la luxuriante paraphrase du *Grand Olympe*.²⁰

Somme toute, dans le domaine des traductions humanistes françaises, on a quelque peine à tracer une ligne de clivage entre les versions médiévales et les versions de la Renaissance. Celles-ci n'ont pas chassé celles-là. Les unes et les autres ont longuement coexisté. Très avant dans le XVI^e siècle, on continuera à imprimer des traductions du XIV^e ou du XV^e. Celles qui les remplacent peu à peu n'offrent en général, par rapport à elles, rien de révolutionnaire quant à la théorie ou à la pratique. Car l'attitude des traducteurs n'a pas

²⁰ François Habert avait d'abord complété, en vers, la traduction commencée par Marot (1549). Puis, la version de Marot ne le satisfaisant pas, il a récrit les premiers livres à sa manière, moins exacte et plus ornée (1557).

fondièrement changé. Si par hasard l'un d'eux fait preuve d'audace, le public dérouté ne le suit pas toujours. L'humanisme vulgaire a évolué plus lentement, plus lourdement que l'humanisme savant.

Est-ce à dire que rien n'a changé? Si! Essentiellement l'angle sous lequel on considère l'antiquité classique. C'est une Antiquité plus large, qui n'ignore plus le monde hellénique. C'est une Antiquité capable de fournir non seulement des connaissances utiles, mais à l'occasion du plaisir esthétique. C'est surtout une Antiquité qui est vue désormais avec du recul : la culture antique a acquis son autonomie; les distortions chrétiennes s'effacent; les mythes du paganisme vont pouvoir foisonner sans danger dans un monde poétique dont le monde moderne a cessé d'être le prolongement.

Mais, si la route de l'humanisme a découvert au début du XVI^e siècle de nouveaux paysages, c'est à pas lents, avec des pauses et des regards en arrière, que se sont avancés sur elle les pèlerins de langue française.

Source : *La traduction à la Renaissance*, colloque tenu à l'Université Carleton, actes publiées sous la direction d'Eva Kushner, Ottawa, 1976, p. 1-17.